



## Littérature Féminine, Esprit National. Découverte et Traductions de la Poésie Allemande des Lumières dans le Journal Encyclopédique

Daniel Droixhe<sup>[a],\*</sup>

<sup>[a]</sup>Langues et Littératures Romanes, Université Libre de Bruxelles/  
Université de Liège, Belgique.

\*Corresponding author.

Supported by Fonds National de la Recherche Scientifique (Belgique).

Received 14 February 2014; accepted 25 May 2014

Published online 26 June 2014

Droixhe, D. (2014). Littérature Féminine, Esprit National. Découverte et Traductions de la Poésie Allemande des Lumières dans le Journal Encyclopédique. *Studies in Literature and Language*, 8(3), 166-175. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/sll/article/view/4889> DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/4889>

En février 1762, le célèbre *Journal encyclopédique*, dans une livraison qui s'ouvrait par un long article sur les *Idylles et Poèmes champêtres* de Gessner, reproduisait l'*Extrait d'une Lettre écrite de Magdebourg, à un Gentilhomme anglais*<sup>1</sup>. On y lisait:

Je vais vous faire part, Monsieur, d'un phénomène fort extraordinaire. Je viens de voir ici une femme nommée Kaschin, qui est peut-être la plus singulière personne dont jamais on ait entendu parler. Elle excelle dans tous les genres de Poésie, mais particulièrement dans l'Ode: elle en fait d'admirables cursive calamo, et sur quel sujet l'on veut. Elle soutient les plus longues conversations, parlant toujours en vers, mais sans aucun enthousiasme; ses réflexions sont justes, ses expressions élégantes, et elle passe avec une facilité inconcevable du badin au sérieux, du galant au sublime. Tout ce que je vous raconte a l'air d'une fable, et rien cependant n'est plus vrai.

Après avoir rapporté que la plupart des gens d'ici sont persuadés qu'elle a un Démon familier, l'auteur de la lettre la montrait offrant la figure du monde la plus désagréable, et soulignait qu'elle était de la plus basse naissance. Originnaire de Silésie, née en 1722, fille d'un aubergiste, Anna Luisa Karsch avait reçu d'un parent quelque instruction, après la mort de son père, mais sa mère, quand elle fut en âge de l'aider, fit d'elle une

sorte de Cendrillon au service de ses sœurs et de toute la famille. Un premier mariage avec un drapier violent la chargea de plusieurs enfants. Après le divorce, un second époux, buveur, lui en donna quelques autres. Cette jeune femme douée, dira le *Journal*, végétait à Glogau, ou Glogow, au sud-ouest de la Pologne d'aujourd'hui, quand l'annexion de son pays par la Prusse, en 1742, lui permit de rencontrer le baron de Kottwitz, qui la fit entrer dans les salons de Berlin. Parrainage inespéré: *ce n'est que de ce moment qu'elle commença à exister*.

Le *Journal encyclopédique* annonçait la publication prochaine d'un volume de ses poésies, dont la beauté surpasse tout ce qu'on a de plus achevé dans ce genre parmi les Anciens et les Modernes. En avril, le périodique publiait une autre *Lettre aux Auteurs de ce Journal* informant que la souscription était ouverte<sup>2</sup>. Il offrait, en avant-goût, la traduction d'une *Ode sur la mort* adressée à Johann Georg Sulzer, directeur de la section philosophique de l'Académie de Berlin qui allait, une dizaine d'années plus tard, publier une mémorable *Allgemeine Theorie der schönen Künste*.

L'ouvrage d'Anna Luisa Karsch ne paraîtra qu'en 1764 sous le titre d'*Auserlesene Gedichte: Poèmes exquis*, dont le *J. E.* rend compte dès décembre 1763<sup>3</sup>. La réception est extrêmement critique et ironique. La *Muse du Nord* a daigné répondre aux vœux de l'*Europe littéraire* en donnant un recueil qui devait faire l'étonnement des générations futures. On y trouve sans doute de l'esprit, de la vivacité et beaucoup d'imagination. Mais on y cherche en vain ce feu brûlant du génie, cette sublimité de pensées, en un mot, cet enthousiasme si hautement célébré par l'Allemagne, et dont quelques Périodistes ont répété les éloges avec tant de complaisance. Pour dire le fond de sa conviction, le journaliste croirait volontiers que c'est moins à la

<sup>1</sup> *J. E.* (1762). ii.II.p.138.

<sup>2</sup> *J. E.* (1762). Iii.I, pp.118-24.

<sup>3</sup> *J. E.* (1763). viii.II.pp.76-86.

*supériorité de ses talents qu'on doit ces sentiments, qu'aux grâces de son sexe, dont son esprit fait l'ornement, et à la gloire qu'elle a eu de surmonter les obstacles qui sembloient lui fermer pour jamais la carrière des Lettres. Ne semblerait-elle pas condamnée en naissant à passer ses jours dans les horreurs de l'indigence, et dans les pénibles soins d'un état qui prête, à la vérité, beaucoup à la Poésie, mais dont il ne sort guères ni Poètes, ni grands Littérateurs.*

Le journaliste récuse tout mouvement d'envie ou le désir d'afficher son *instruction* aux dépens d'un auteur qui n'est pas sans mérite. *Voici deux Odes que nous avons tenté de traduire, et qui nous ont paru les plus belles de toutes celles qu'on a rassemblées dans cette collection*, laquelle ne donnera jamais lieu à une traduction française imprimée, de sorte que la version fournie par le périodique – point tout de même assez remarquable – fait ici figure de traduction pré-originale. On reproduit les premières strophes de la seconde ode, dans l'original allemand et dans l'adaptation française.

Le poème a trait à la mort du prince Henri de Brunswick, neveu de Frédéric II, mortellement blessé pendant la guerre de Sept Ans à la bataille de Rühne en Westphalie, pendant l'été de 1761.

Auf den Tod  
des Prinzen Heinrich von Braunschweig  
zu Berlin den 12ten des Herbstmonats 1761,  
*Auserlesene Gedichte*, Berlin: G. L. Winter, 1764,  
Zweytes Buch, p.74-75.

Wo ist Er, dass ich Ihn mit Thränen salbe,  
Mein Sohn?... Wo ist Er ? bringt Ihn mir!  
So klagt die Fürstin! also ächzt das halbe  
Zerrissne Herz in Ihr!

Ach! In der Schlacht, voll von des Helden Ruhme  
Dacht Er Gefahr und Jugend nicht;  
Er sank! So sinkt am Abend ein Blume,  
Die sonst ihr Angesicht.

Vom Stengel nach der Sonnen Autlich warht.  
Und nun gebogen niederhängt;  
Er, dessen Brust zu grossen Thaten brandte,  
Dem Bruder nachgedrängt.

Stritt wie ein Held, der unterm Waffenrocke  
Schon dreysigmahl das Feld bezog;  
Staub trug er auf der jugendlichen Locke  
Die um den Nacken flog.

Où est-il ? Que je le baigne de mes larmes: ô mon fils !... Où est-il ? qu'on me l'amène... Ainsi gémit une Princesse auguste, ainsi pleure son cœur déchiré. Ah ! dans le combat, brûlant de la gloire des Héros, il oublia le péril et sa jeunesse: il tomba... Ainsi tombe au soir la fleur, qui le matin tournoit sa face vers le Soleil. L'âme enflammée par une noble ambition, il suivait les traces d'un frere immortel; il combattoit ainsi qu'un Guerrier vieilli sous les armes. Ses cheveux bouclés, flottants sur ses épaules, étoient couverts de poussiere, etc..

La suite de la pièce fait assaut d'enthousiasme *héroïque* pour célébrer comment un homme *jeune et déjà vainqueur* - il n'avait pas vingt-ans – *porté sur les ailes de la victoire*, poursuivait l'ennemi *ainsi que le Lion poursuit le Tigre qu'il a blessé*, quand *la mort d'une main traîtresse l'abattit dans sa course. Lieu où coula le sang de ce Héros, conserve à jamais ta couleur pourpre...* L'exaltation patriotique de la pièce se comprend aisément par un contexte qui donne toutefois une image quelque peu différente de la *victoire* qui portait le *Guerrier plus beau qu'Adonis*, faisant fuir devant lui un *Tigre blessé*.

On sait que le conflit opposant notamment la Russie et l'Autriche à la Prusse était défavorable à celle-ci depuis 1759 (tournant de la bataille de Kunersdorf), malgré les victoires de Liegnitz et de Torgau en 1760. Les adversaires de la Prusse gagnent un moment Berlin. Après la bataille de Rühne, où le prince Henri est blessé, commence au mois d'août 1761 le siège de Kolberg, ville du nord-est de la Pologne, côtière de la Baltique, qui sera prise par les Russes aux Prussiens. L'épisode jette pour le moins une ombre sur la réussite de ces derniers dans la guerre, et dès lors sur la présentation que donne le poème du Lion germanique réduisant le Tigre ou l'Ours russe à la fuite. Comme dit Voltaire, les armées de la Volga imposaient un rude traitement aux *potsdamites* de Frédéric II.

On ne peut manquer de faire ici état de l'*Ode* que le roi de Prusse consacre à *ma sœur de Brunswic sur la mort d'un fils tué en 1761*<sup>4</sup>. On ne refusera pas aux vers français du souverain une vivacité dramatique valant bien celle de la poétesse, même si la désolation prend un tour singulier, sous la plume d'un homme qui avait dès le début de son règne entraîné son pays dans une politique guerrière d'annexion. N'était-ce pas lui qui avait, par ses vues sur la Silésie, terre allemande, suscité la coalition franco-russo-autrichienne qu'il affronte à partir de 1756 ? La boîte de Pandore, en tout cas, est ouverte, pour le malheur des peuples. Frédéric écrit, à propos de la mort de Henri:

O jours de sang, de deuil, de regrets et de larmes!  
Les crimes effrénés, échappés des enfers,

<sup>4</sup> *Œuvres de Frédéric le Grand – Werke Friedrichs des Grossen*, Berlin: Imprimerie royale, 1849, t. XII, p.33; Édition numérisée par la Bibliothèque universitaire de Trèves. <http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/12/33/page>.

Répendent en tous lieux la terreur, les alarmes;  
Tous les fléaux unis désolent l'univers, l'aurore et le couchant, l'Océan et la terre  
Aux funestes lueurs des flambeaux de la guerre,  
Contemplant leurs malheurs, un cruel brigandage,  
La fureur du carnage,  
Ont étouffé les mœurs.  
l'ardeur de dominer, la soif de la vengeance,  
Ont infecté les rois de leurs poisons mortels;  
La loi, c'est leur pouvoir; leur droit, la violence.

Il est piquant de voir s'instaurer une sorte de dialogue latéral avec la poétesse, quand Frédéric dénonce le *flatteur* dont la *fausse éloquence* porte les souverains au rang des dieux. Madame Karsch n'écrit-elle pas, en parlant de la mort du prince: *ainsi tombe abattu par la main d'un ouvrier habile le cèdre dont il va faire un Dieu?* Pour le reste, l'exaltation de l'écrivaine-paysanne pouvait se comprendre. L'annexion de son pays par la Prusse avait, d'une certaine manière, constitué une bénédiction, comme on l'a vu. La Karschin avait la dévotion des nouveaux patriotes.

L'enthousiasme guerrier touche un autre auteur mis en évidence par le *Journal encyclopédique* de 1763. Dans son numéro de juin, celui-ci consacre un article à l'*Amazonen-Lieder*, les *Chansons des Amazones*, de Christian Felix Weisse (1726-1804). L'ouvrage venait de paraître *A Leipzig, chez les Héritiers de G. Weidmann et Reich*<sup>5</sup>. La présentation du volume se passe de commentaires.

Les malheurs de la guerre ont désolé l'Allemagne; mais ce fléau si dangereux n'a point effrayé les beaux Arts: les horreurs inséparables d'une si longue tempête n'ont pas refroidi la verve des Poètes Allemands: leur génie, plus noble, plus sublime, semble dédaigner les sujets ordinaires, et ne chante que les combats.

Le chroniqueur ne peut bien sûr manquer de souligner la fonction première et pratique d'une oeuvre composée dans le *tems que les armées dévastoient l'Allemagne*. Son but est d'*exciter la valeur des soldats*. Aussi était-il difficile de leur faire entendre des sons plus mâles et plus propres à soutenir leur courage. Le journaliste laisse un peu plus percevoir de ses sentiments personnels quand il met l'activité de l'écrivain en temps de guerre au-dessus de l'homme commun: *les grandes ames sont hors de l'atteinte des événemens dont le vulgaire ne fit que se plaindre*.

Dans le même registre, *une Amazone sent tout autrement qu'une femme vulgaire*.

L'amour doit être ici mêlé à l'héroïsme militaire; non cet amour élégiaque, ce fade sentiment qui amollit les ames: la tendresse des Amazones ne doit connaître que la valeur des Guerriers dont elles sont éprises; ainsi loin de leur cœur toute passion languissante qui s'exhale en plaintes et en soupirs.

D'une part, ceci impose une certaine manière de traduire l'original allemand dans l'esprit qui l'anime. Mais d'un autre côté:

Il n'est pas aussi facile qu'on le pense, de faire parler dignement une Amazone. Des descriptions de combats dans la bouche d'une femme seroient peu agréables, et auroient même quelque chose de dur, si ces images n'étoient adoucies par des sentimens qui paroissent mieux convenir à un sexe que la Nature n'a point formé pour les armes...

On ne peut pas dire que la traduction adoucisse vraiment la rudesse ou la violence des pièces reproduites. On fournit, comme plus haut, un exemple en version originale et en français. L'extrait évoque *la manière dont l'Auteur fait plaindre une Amazone durant le combat*.

Abschied einer neuen Amazone bey Eröffnung des Feldzuges.

*Amazonen-Lieder*, p.24 sv.

Wo ist er ? ach ! wo such ich itzt  
Den, der mein Herz gerührt [entführt ]?  
Dort? wo die Wuth, so oft es blitzt,  
Zehnfachen Tod gebiehrt?

Dort? wo den Orthyschen [höllischen] Gesang  
Erynnis laut erhebt  
Und ihre blutge Fahne [Fahne Meilen] lang  
In Lüften flatternd webt [blutig schwebt]?

Wo grimmig die Unmenschlichkeit [Dort, wo sie voll Unmenschlichkeit]

Aus schwarzer Stürme [Nebel] Nacht  
Herab sieht, und sich schrecklich [furchtbar] freut,  
So oft ein Donner Kracht;

Bey jedem abgeschlagenen Glied  
Entzückend [Aus Wollust] sich verweilt,  
Doch lieber, wo sie sterben sieht,  
Zum letzten Röcheln eilt?

Sie färbt ihr bleiches Schreckgewand [Sie taucht ihr scheussliches Gewand]

In warmen Heldenblut,  
Und trocknet die betriepte Hand  
An der Carthaunen Glut.

Où est-il, où chercher celui qui touché mon coeur? Là où la fureur, à chaque coup de foudre, porte mille morts. Dans ces champs, sur lesquels, enveloppée de la nuit, de la tempête, l'inhumanité jette ses regards farouches : Elle sent une joie cruelle toutes les fois que gronde le tonnerre. Elle s'arrête, et contemple, transportée de plaisir, les membres épars ; elle vole là où se font entendre les soupirs des mourans, teint sa robe effrayante dans le sang des Héros, et seche, à la chaleur brûlante des foudres de la guerre, ses mains ensanglantées.

<sup>5</sup> J. E. (1763). iv.II. pp.89-96.

On voit immédiatement les difficultés auxquelles a été confronté le traducteur. La première strophe de l'original est traduite assez fidèlement (dans la version revue, le héros a «pris» le cœur de l'Amazone, qui est *agité* dans la version française, plus proche du *gerührt* du texte allemand). Mais la deuxième strophe pose de tels problèmes que le traducteur a fait l'économie du chant des Érinyes - esprits de la vengeance, poursuivant implacablement leurs victimes. Il y avait pourtant quelque chose de saisissant dans ce *drapeau ou voile sanglant qui bat des ailes dans les airs*. On peut apprécier en français la personnification de *l'inhumanité* qui, dans l'original, *se penche avec une joie terrible sur la noire tempête de la nuit*, tandis que *gronde le tonnerre*. Les deux strophes suivantes rendent également de manière assez fidèle la cruauté de l'esprit de guerre, qui *s'attarde avec délices aux membres rompus* et *s'empresse de recueillir les derniers souffles des mourants*. Il était plus difficile de restituer les images fortes qui dépeignent la violence teignant *sa pâle robe de frayeur du chaud sang des héros* et *séchant ses mains dégoulinantes à la braise de la bombarde*. Ces derniers mots ne manquent pas de suggérer un rapport avec le chef-d'œuvre de la poésie baroque allemande : les *Thränen des Vaterlandes*, les *Larmes de la patrie* d'Andreas Gryphius, de 1636, évocation tragique des malheurs de la guerre de Trente Ans.

L'auteur de la notice du *J.E.* accorde de grands éloges au recueil de Weisse, dont il traduit deux autres extraits : l'un emprunté au premier chant, présenté comme l'*Adieu d'une Amazone à son Amant à l'ouverture de la Campagne*, l'autre décrivant le retour de l'amant. Voilà qui devrait suffire à faire *assez connaître les talents de M. Weiss, nous les avons pris au hasard. Quelle beauté* dans les dernières pensées de l'Amazone au moment de quitter son héros !

Les chansons de M. Weisse offrent mille traits sublimes, et de ces beautés qui naissent du sujet ; point de ces comparaisons qui vous transportent loin du champ de bataille ; point de sentiment qui ne doive se trouver dans le cœur d'une Amazone. La seule chose que l'on pourroit peut-être reprendre, c'est une espèce de monotonie qu'il auroit pu éviter.

D'autre part, si *on a toujours reproché à la langue Allemande la dureté de ses mots, le ton, l'harmonie* du poème de Weisse tiennent précisément pour une large part à la langue même, car *il n'est point de Langue plus riche en sons qui imitent la Nature*. Aussi ces qualités défient-elles le traducteur. *Souvent tout le mérite d'un vers consiste dans l'heureux emploi de ces sens imitateurs, et ce mérite se perd dans les traductions*. Le journaliste espère avoir rendu un peu sensible *cette harmonie majestueuse et sonore de la langue Allemande*, qui rend la nation particulièrement éloquente *dans l'épique et lyrique, le tendre et le naïf* lui convenant moins. Dans le *goût simple, il n'est presque que M. Gesner qui ait pu vaincre cette difficulté, car ses Idylles sont pleines de douceur et de tendresse, et de cette naïveté qui doit toujours s'y trouver*.

Aucun genre littéraire ne semblait plus approprié à l'expression de ce *goût simple et naïf* que la fable. C'est par celle-ci qu'avait commencé l'exploration de la poésie allemande dans le *Journal encyclopédique*. En septembre 1758, le périodique rend compte des *Vier Bücher Aesopischer Fabeln* de Magnus Gottfried Lichtwer (1719-1783), paru en 1748 et républié *A Berlin, chez Auguste Lange* en 1758.

De tous les genres de Poésie, annonce l'article, la Fable est le plus uniforme chez toutes les Nations. Chacune d'elles a son goût Dramatique, ses nuances de caractère pour la Comédie, sa marche dans la Tragédie. Mais les Fables ont partout la même couleur, et le même ton à peu près. Transplanté de l'Asie en Grèce, et de la Grèce en Italie, ce jeu de la raison s'est répandu dans toute l'Europe, presque sans aucune altération.

Le succès de ce *jeu mêlant raison et naturel* ne surprendra pas chez des *Allemands dont les mœurs ne sont pas encore dépravées par l'artifice*. Le journaliste encyclopédique propose au lecteur d'en juger par quelques traductions originales. Celles-ci vont précéder de cinq ans celles que fournira Conrad-Théophile Pfeffel (1736-1809), originaire de Colmar, où il fonda et dirigea l'Ecole militaire, dans le volume des *Fables nouvelles* de Lichtwer, *divisées en quatre livres*.

Pfeffel, dans la dédicace à Lichtwer, payait son *tribut* par des considérations sur l'art du traducteur, toutes marquées de prudence. C'est qu'il a le sentiment *d'en avoir peut-être usé trop librement*<sup>6</sup>.

Nous n'ignorons aucun des devoirs des Traducteurs ; mais il est plus aisé de la connoître, que de les remplir ; nous ignorons encore moins leurs privilèges et leurs ressources, et ceux qui liront cette Traduction, s'apercevront de reste, que nous n'avons eu garde de les négliger.

Ces *devoirs* sont à la mesure d'une œuvre qui ne pouvait, par ses éminentes qualités, manquer de séduire le public français. Il est vrai qu'on accuse quelquefois cette nation *de connoître un peu trop ce qu'elle vaut*. Mais on ne peut lui refuser de *s'être toujours piquée de connaître aussi, et d'apprécier sans partialité, les productions étrangères*. On retrouve en effet chez Lichtwer quelque chose de ce que *la France n'accorde jusqu'ici qu'au seul la Fontaine: l'invention, le tour philosophique, et cependant naturel, avec la nouveauté et la justesse de l'application, le mérite de l'expression et celui, plus rare encore, de conter agréablement*.

Confronté aux *grâces* de l'original, quand elles s'avèrent *les plus piquantes*, le traducteur, poursuit Pfeffel, se doit de rendre compte des *licences* qu'il s'est permises, même si sa défense est *triviale*.

Le vrai moyen de dénaturer son original, c'est de le traduire avec un scrupule superstitieux ; les tours, les expressions de deux Langues différentes n'ont jamais un rapport suffisant, et

<sup>6</sup>Strasbourg: J. G. Bauer; Paris: Langlois, 1763, *A Monsieur Lichtwer, Conseiller de Sa Majesté Prussienne à la Régence de Halberstadt*, p.3.

de la Langue Allemande à la Française, de la Poésie à la Prose, cette insuffisance est surtout sensible; de plus, la disparité des usages en met de son côté jusques dans les idées; ainsi ce qui est clair dans l'original, devient obscur dans une copie trop littérale; ce qui est lié avec une certaine finesse, y paroît décousu; ce qui est naïf ou plaisant, peut y sembler bas ou burlesque...<sup>7</sup>

Il s'impose donc, pour restituer la vraie *nature* de l'original, de recourir à bon escient aux *équivalents*. On peut espérer, grâce à ceux-ci, *sauver le fonds et même faire entrevoir la manière de son modèle*. Le bon emploi consiste à les *étendre quelquefois et quelquefois resserrer*.

Que les Traducteurs François du Poète Grec par excellence, n'ont-ils été pénétrés de la nécessité des équivalents ! Ils auraient épargné bien des critiques injustes, et bien des mauvaises plaisanteries à l'objet de leur adoration. La difficulté est de les trouver au besoin, et l'on ne manquera pas de nous demander, si nous croyons y avoir réussi ? Nous conviendrons franchement, que la question est embarrassante...<sup>8</sup>

La gageure est bien épineuse ! L'idéal est *de ne les mettre que sobrement en usage* tout en fournissant une traduction *exacte et fidèle, sans déparer l'original*. Nous avons, reconnaît Pfeffel, *plus consulté notre zèle que nos forces*, en la circonstance. *La bonne volonté mérite au moins de l'indulgence...*

Le *Journal encyclopédique*, de son côté, va fournir deux exemples de fables qui devraient permettre de juger de leur *mérite* par comparaison avec celles de Christian Fürchtegott Gellert (1715-1769), considéré comme le maître du genre, entre l'*Aufklärung* et le *Sturm und Drang*. On se bornera ici à la première illustration, en reproduisant d'abord la fable de Lichtwer intitulée *Das aus der Erde wachsende Lamm*, suivie de la version parue dans le *Journal encyclopédique* et ensuite, chronologiquement parlant, de la version donnée par Pfeffel.

Das aus der Erde wachsende Lamm.  
*Fabeln in vier Büchern. Dritte Auflage*, Berlin: G.A.  
Lange, 1762,  
Erstes Buch, XIV, p.25-26.

Als die Natur den Pflanz und Thieren,  
Das Daseyn gab, so siel ihr ein,  
Von Zwitterart eins aufzuführen,  
Halb soll es Thier, halb Pflanze seyn

Um dieses Uning auszubrüten,  
Wuchs aus der Erd' ein kurzer Stamm,  
Der Frühling gab ihm Laub und Blüthen,  
Der Herbst anstatt der Frucht ein Lamm.

Nichts war an ihm vom Kopf zum Schwanze,  
Das nicht dem Wollenviehe glich,  
Von unten blieb es eine Pflanze,  
Doch haupt und hals bewegten sich.

Es zeigte sich die Lust zur Weide,  
Zwey Feldgewächse stunden da,  
Das Schaaf ergriff und frass sie beyde,  
Dass man auch ihre Spur nicht gab.  
Vernimm, dass es dich reuen werde,  
Rief ihm allhier ein Kohlhaupt zu,  
Sind wir nicht Kinder einer Erde,  
Und wurzeln, wachsen, blühn wie du?

Geniesse mässig unsrer Blätter,  
Nur friss uns nicht mit Strumpf und Stiel.  
Das Schaaf war taub, es frass den Vetter,  
Den Vetter, der ihm auch gefiel.

Was um es stund, das warb verheeret ,  
Die Strase folgt aus seinen Schmaus.  
Als es das Land um sich verheeret,  
So dort es selbst vor Hunger aus.

Man sollte ja beynahe schwören,  
Dass die Tyrannen Lämmer waren.

L'Agneau né de la Terre. Traduction du J. E. (1760)

La nature, en donnant l'Être à toutes choses, voulut dans ses caprices faire une production bizarre, qui fût moitié animal et moitié plante. D'abord il sortit de la terre une tige courte qui poussa des feuilles, puis des fleurs au printemps; enfin en automne, au lieu de fruit, il parut un Agneau. C'étoit bien une plante, mais tout y retraçoit la forme de l'animal à toison, et si les pieds tenoient à la terre, du moins la tête et le cou pouvoient se remuer. L'appétit lui vint, il fallut brouter; il y avoit autour de l'Agneau, deux plantes qui furent mangées sans qu'il en restât la moindre trace. Une tête de chou qui étoit un peu plus loin, lui cria : que fais-tu? Ne sommes-nous pas tous également enfans de la Terre? N'avons-nous pas des racines, une tige qui croît, et ne fleurissons-nous pas ainsi que toi ? Prens nos feuilles, uses-en avec modération, mais ne nous engloutis pas entièrement. L'Agneau fut sourd, il continua de satisfaire sa cruelle avidité. Bientôt il eut dévoré tout ce qui l'environnoit; mais la peine suivit de près sa glotonnerie. Quand il eût achevé ce dégât, il sécha lui-même, et périt de faim.

Ne diroit-on pas que les Tyrans sont des Agneaux ?

L'Animal-Plante.  
Traduction Pfeffel (livre I, XV, 1764)

La nature ayant donné la vie aux animaux, il lui vint en tête d'y joindre un monstre, afin de diversifier ses ouvrages, et de le faire moitié Plante et moitié Animal. Pour former ce phénomène, un tronc fort court sortit de la terre; le printemps lui donna des feuilles et des fleurs, mais l'automne au lieu de fruit, lui fit produire un Agneau. Cet

<sup>7</sup>Ibid., p.6.

<sup>8</sup>Ibid., p.7.

Agneau n'avait rien de la tête à la queue, qui le distinguait des bêtes à laine, mais il étoit Plante par en bas, et n'avait qu'un pied ou plutôt une racine, qui l'attachoit à la terre, quoique sa tête et son col fussent mobiles. L'appétit et l'envie de paître lui vinrent, et deux plantes potagères végétant à côté de lui, notre amphibie les dévora, et n'y laissa que la place. Tu te repentiras en jour de ta cruauté, s'écria à cette occasion une grosse tête de chou. Ne sommes-nous pas les enfans d'une même terre? ne naissons-nous pas? ne croissons-nous pas? ne fleurissons-nous pas, comme toi? Use modérément de nos feuilles, mais ne nous mange point jusqu'à la racine. Le mouton fut sourd à cette remontrance, il n'épargna pas son cousin l'Orateur, qui véritablement faisoit appétit seulement à le voir, car c'étoit un maître chou. En un mot, rout ce qui se trouva à sa portée fut dévoré en peu de tems. Mais le chatiment suivit de près sa glotonnerie, car après avoir ravagé son petit domaine, le monstre périt à son tour d'inanition.

Ne seroit-on pas tenté de croire, que les Tyrans sont des Agneaux?

Malgré ce qui le relie à l'orthodoxie de Gellert, on sait que Lichtwer, membre d'une loge maçonnique, marqua son adhésion à la pensée moderne par son poème sur *La loi de la raison*, inspiré par Christian Wolff (1679-1754). Ira-t-on jusqu'à étendre cette influence en direction d'une philosophie plus radicale qui valait à son maître d'être soupçonné d'athéisme<sup>9</sup>? Les attaques dont Wolff fit l'objet de la part des matérialistes paraissent en écarter l'idée. Si la fable de *L'animal-plante* a été choisie par le journaliste encyclopédique, c'est peut-être en raison de la proximité ambiguë qu'elle entretient – du moins dans sa première partie – avec l'hypothèse selon laquelle la nature a produit les êtres vivants par des essais, des combinaisons d'éléments que la philosophie matérialiste des Lumières identifie volontiers comme des monstre? On sait aussi comme le concept est opératoire chez Diderot. Le mot est en tout cas employé par Pfeffel, qui attribue le phénomène constitué par l'animal-plante à une *diversification de la nature*, quand celle-ci *donne la vie aux animaux*. Le traducteur du journal alléguera plutôt un *caprice* de cette dernière, à travers la *qui* en forme l'objet, ce qui éloigne quelque peu de l'idée d'un jeu expérimental. L'original considérait ici un *Zwitterart*, une fabrication *hybride*, référée à un *hermaphrodite*: manière de renvoyer à une réalité naturelle effective, que Pfeffel traduit également par l'expression de production *amphibie*.

Les deux traducteurs traitent de façon assez semblable la mixité de l'être hybride. L'expression „enfants de la terre“, qu'emploie le *Kohlhaupt* pour réclamer une appartenance commune, suggère peut-être aussi la théorie

qui inscrit celle-ci dans la célèbre „chaîne des êtres“ à partir des éléments originels de la matière. En ce sens, Pfeffel marque mieux une telle liaison générale quand il traduit: „ne naissons-nous pas? ne croissons-nous pas? ne fleurissons-nous pas, comme toi?“ là où l'allemand, scandant l'analogie de manière plus synthétique, avait: *Und wurzeln, wachsen, blühen wie du?* Le *Journal encyclopédique* se veut plus explicite, mais est moins vif en traduisant: „N'avons-nous pas des racines, une tige qui croît, et ne fleurissons-nous pas ainsi que toi?“.

On ne discutera pas de la valeur ajoutée par la traduction du journal, quand celui-ci souligne la „cruelle avidité“ de l'animal-plante qui „engloutit“ son interlocuteur<sup>10</sup>. Lichtwer avait plus sobrement écrit: „Le mouton étoit sourd, il mangea son cousin“. Mais Pfeffel prend aussi quelque liberté avec l'original en étendant l'évocation de ce „cousin l'Orateur, qui véritablement faisoit appétit seulement à le voir, car c'étoit un maître-chou“.

En tout cas, on ne contestera à aucun des traducteurs une bonne connaissance de l'allemand. Autre chose étoit de reproduire dans une certaine mesure les effets de style de l'original, en matière de prosodie, d'intonation ou de rythme. Ainsi, dans la dernière strophe, Lichtwer répète le verbe *verheeren* „dévaster“ de sorte qu'est fermement marqué le retournement du comportement négatif. Les traducteurs n'y sont pas sensibles, car le français classique évite en général la redite: le *Journal encyclopédique* centre l'action sur le sujet en écrivant que l'animal-plante „dévore ce qui l'environne“, tandis que Pfeffel fait porter celle-ci sur son objet en respectant davantage l'original: la glotonnerie de l'hybride „ravage son petit domaine“. Mais dans les deux cas, la découpe symétrique du vers allemand, qui fait se répondre *was* et *das*, est ignorée (il eût fallu traduire, par exemple, par: „Tout ce qui étoit à portée, tout se trouva dévasté“). Plus loin, le terme de „ravage“ est remplacé dans le *J. E.* par celui de „dégât“, moins juste et moins fort. Mais la traduction du dernier vers y apparaît plus exacte – quand elle rend *dörren* par „sécher“ – et elle garde le caractère énergique, tranchant, des mots simples utilisés par Lichtwer, en évitant le terme d'„inanition“: l'animal-plante „sécha lui-même, et périt de faim“. La pièce allemande se termine en forme de distique, lequel tend à lui conférer un caractère antique conforme au titre du recueil – *Aesopischer Fabeln*. La forme prosaïque adoptée par les deux traducteurs ne permet pas non plus de restituer ce caractère, qui s'accompagne ici d'une allitération à la rime: *wären* résonne avec *schwören*.

Du point de vue de la transmission de l'information, on conviendra que la transcription d'une telle fable manifeste un souci appréciable de rigueur, étant donné l'exigence pratique de mise en prose poétique qu'imposait une économie de l'espace d'impression. La contrainte affecte plus particulièrement une seconde fable, *que nous allons*

<sup>9</sup>Il dut, sous l'accusation dont le chargeaient les piétistes, abandonner son poste en 1723 à la moderniste Université de Halle-Wittenberg.

<sup>10</sup>L'original se bornait à employer le verbe *fresssen*, manger, avaler, bouffer“.

abrèger, annonce le journaliste, pour la commodité du lecteur. Le morceau intitulé *La Chienne en Travail* dans le *J. E.* et *Les Couches de la Chienne* dans l'édition de 1762 (Livre II, XXVII) renvoie à l'une des fables retranchées de [la] dernière édition. L'abrègement auquel a été soumis le texte dans le journal de Pierre Rousseau rend inutile toute comparaison des adaptations. Il manifeste les limites éditoriales de l'exercice.

Un autre type d'exercice traductif s'offre à propos des fables de Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781). Le *Journal encyclopédique* rend compte une première fois, en février 1760, du recueil des *Fabeln* paru en 1759 à Berlin chez Voss: in-12<sup>11</sup>. On sait comment l'ouvrage s'inscrit dans l'obstinée et notoire contestation que mena Lessing envers le modèle littéraire français. La suprématie prêtée à celui-ci à l'époque des Lumières lui inspirait, écrit N. Rialland<sup>12</sup>, une *exaspération* à peine moindre que celle ressentie en considérant l'*atavisme mimétique* de ses compatriotes. *Il semble que, pour Lessing, les lettres allemandes ne puissent se constituer que dans l'émancipation revendiquée de l'influence française.* Tel est rôle assumé pour la rénovation du théâtre germanique par la *Dramaturgie de Hambourg*, qui, entre 1767 et 1769, déploie un jeu complexe où l'Allemand (Lessing) dispute aux Français (à la tragédie classique) l'interprétation des Grecs (d'Aristote en particulier) en s'aidant de l'Anglais (Shakespeare).

Le *Journal encyclopédique* réagit d'emblée à la prétention ainsi affichée.

Jamais Ecrivain étranger n'a écrit avec plus de hauteur, de suffisance et de présomption que cet Auteur. Il est le premier Fabuliste du siècle ; ses Apologues sont des modèles : La Fontaine n'avait que de la gaieté ; c'est la maladie des Français ; mais il ne connut jamais les grâces. C'est Mr. Lessing qui a déterminé clairement ce que c'est que la Fable; les notions que l'on en avait données avant lui, sont fausses, absurdes, insuffisantes.

Conformément à la conviction qu'il appartient désormais à littérature allemande de faire regarder les *Productions étrangères comme des pièces de comparaison qui lui font sentir sa supériorité*, les fables de Lessing se présentent comme un *Récueil d'Épigrammes, souvent forcées, obscures, guindées, remplies d'allusions malignes contre les différents Peuples de l'Europe.* Si l'on doit reconnaître à l'auteur *quelques traits de génie*, reste qu'il *pousse jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole en dénaturant le genre de la Fable dont la Morale doit être simple, générale, sans aigreur et sans saillies.* Ce genre fait l'objet de considérations qui ouvrent le volume allemand. Le *J. E.* rend compte de manière détaillée de réflexions qui se présentent volontiers *comme une*

<sup>11</sup> *J. E.*, ii.I. pp.76-92.

<sup>12</sup> G.E. Lessing, *Traité sur la fable, précédés de la soixante-dixième lettre, suivis des fables.* Edition bilingue, avant-propos de N. Rialland, postface de J.-Fr. Groulier, PARIS/ Vrin, 2008 (Essais d'art et de philosophie), p.7.

*apologie indirecte* de son œuvre. Mais le propos est entaché des défauts des écrits de la nation. Lessing procède dans une matière de goût, avec toute la sécheresse d'un Scholastique qui s'arrête à l'entrée du sanctuaire de la Philosophie, pour diviser, définir, distinguer... Le journaliste encyclopédique veut cependant adopter ici une attitude irénique. Lessing *attaque indécemment l'éternel La Fontaine* et se moque de Fontenelle, qui trouvait que celui-ci n'avait pas à placer *Phèdre au dessus de lui.*

L'Auteur auroit dû s'en tenir modestement à ses petites productions sans les avilir en criant contre le premier des Fabulistes. C'est encore un reste de Barbarie tudesque que de s'élever, comme il a fait, contre les Restaurateurs de la Littérature. N'imitons pas la partialité de Mr. Lessing : les Lettres doivent faire cause commune pour la gloire du siècle. La raison n'a qu'une Patrie ; elle doit donc éteindre toutes ces rivalités nationale qui ralentissent les succès.

Le *J. E.* fournira la traduction originale d'une douzaine de fables de Lessing, au titre d'illustration des richesses que recèle l'Allemagne. On s'attachera ici à la première, dont on reproduit l'original allemand, la traduction du périodique et celle fournie par Pierre-Thomas (d') Antelmy. Celui-ci, né à Trigance dans le département du Var en 1730, mort à Paris en 1783, s'intitule *Professeur à l'École Royale Militaire*, où il enseignait les mathématiques. Il donne sa traduction des *Fables dans un volume paru en 1764 sous l'adresse parisienne de Vincent et Pankouke, L'ouvrage fit l'objet l'année suivante d'un autre compte rendu dans le J.E., qui reproduisit certaines traductions d'Antelmy*<sup>13</sup>. On ajoute en crochets, ci-dessous, les amendements apportés à celles-ci par N. Rialland<sup>14</sup>. On y joint, à titre de curiosité, l'adaptation procurée par M. Binninger dans un *Choix des plus belles fables qui ont paru en Allemagne, imitées en vers français*, publié à Kehl en 1782, qui comprend des pièces dues à Gellert, Lichtwer et Lessing.

(Original allemand, éd. N. Rialland, 2008, livre I, 3, p.98)

Ein Löwe würdigte einen drolligten Hasen seiner nähern Bekanntschaft. Aber ist es den wahr, fragte ihn einst der Hase, dass euch Löwen ein elender krähender Hahn so leicht verjagen kann?

Allerdings ist es wahr, antwortete der Löwe; und es ist eine allgemeine Anmerkung, dass wir grossen Tiere durchgängig eine gewisse kleine Schwachheit an uns haben. So wirst du zum Exempel, von dem Elephanten gehört haben, dass ihm das Grunzen eines Schweins Shcauder und Entsetzen erweckert.

<sup>13</sup> *J. E.*, 1765. ii. III. pp.20-43.

<sup>14</sup> Note éditoriale, p.15: «À l'exception des fables posthumes, c'est sa traduction [d'Antelmy] qu'on retrouve ici, mais je l'ai relue et, pour tout dire, tant corrigée qu'à la fin je m'en sens comptable au même titre que lui ; non pas au point de m'attribuer son style ou ses solutions heureuses de traduction, mais bien au point de devoir être tenu pour également responsable de ses erreurs».

Wahrhaftig? Unterbrach ihn der Hase. Ja, nun begreif ich auch, warum wir Hasen uns so entsetzlich vor den Hunden fürchten.

Le Lion et le Lièvre. Traduction du *J. E.* (1760)

Un Lion vivoit familièrement avec un Lièvre. Est-il vrai, lui dit un jour le Lièvre, qu'il ne faut que le chant d'un misérable Coq pour vous mettre tous en fuite ? Rien de si vrai, répondit le Lion, et l'on observe généralement que nous autres grands animaux, nous avons pour l'ordinaire quelque légère foiblesse. Tu auras peut-être appris, par exemple, que le Chameau frémit et s'effraie quand il entend un Cochon. Sérieusement ? interrompit le Lièvre ; Je ne m'étonne donc plus que le Chien nous épouvante nous autres Lièvres.

Le Lion et le Lièvre .

Traduction P.-Th. Antelmy (1764), reprise dans le *J. E.* (1765)

Le [Un] Lion honoroit un Lièvre d'une intime familiarité. Mais est-il bien vrai, Messieurs les Lions, lui dit un jour le Lièvre, que le chant d'un misérable coq vous mette si facilement en fuite ?

Il faut l'avouer, répondit le Lion, cela est vrai ; et c'est une remarque générale [mais on remarque généralement] que nous autres grands animaux, nous sommes tous sujets à quelque petite foiblesse. Tu dois, par exemple, avoir entendu dire de l'éléphant, qu'il frémit, qu'il tremble même, dès qu'il entend grogner un porc.

Est-il vrai [Vraiment], interrompit le Lièvre ? Ah ! oui... Je conçois [comprends] maintenant pourquoi nous autres Lièvres, nous avons tant peur des chiens

Le Lion et le Lièvre.

Imitation par Binninger (1782, p. 99)

Certain Lion, par grâce insigne,  
Avec un Lièvre, hélas ! peu digne  
De hanter un si gros Seigneur,  
Voulut bien lier connoissance.  
Un jour que ce dernier le vit en bonne humeur,  
Et pas tant que toujours susceptible d'offense:  
Mais, Sire, est-il donc vrai qu'un coq de vile engeance  
Peut, par son chant, dit-il, vous causer telle peur,  
Que vous prenez fort lestement la fuite ?  
N'est-ce pas par méchanceté,  
Que contre vous on le débite ?  
Le Lion répondit : non, c'est la vérité,  
Et sans honte je le confesse,  
Parmi nous autres grands chacun a sa foiblesse,  
L'usage en est accrédité ;  
Par exemple, mon cher, quand l'Éléphant lui-même  
Entend le porc grogner avec éclat,

Il ressent un mal-aise extrême,  
Il frissonne, la peur le met en triste état.  
Fort bien, reprit le Lièvre, en redressant l'oreille,  
A présent ce n'est plus merveille,  
Je ne m'étonne plus si le chien du chasseur  
Est un objet pour moi de si grande terreur.

On peut percevoir davantage, dans la version d'Antelmy, une influence de La Fontaine, quand le lièvre s'adresse à *Messieurs les Lions*, alors que la demande est plus neutre dans l'original et le *J. E.* L'échange se rapproche davantage du style parlé en 1764 (*Ah ! oui...*). Antelmy ne procéderait pas autrement s'il ne tendait à rapprocher l'auteur allemand du modèle français – au bénéfice du premier... Mais sa traduction conserve parfois quelque chose du style de la langue classique (*Est-il vrai ?*). En ce sens, la traduction du journal annonce parfois les corrections de N. Rialland. Resterait à expliquer pourquoi l'éléphant de l'original devient un chameau sous la plume du journaliste encyclopédique.

Il ne peut être question de comparer ici, dans les deux traductions principales, toutes les autres fables dont le périodique fournit une version pré-originale. Elles sont une douzaine. Certaines portent un titre différent. *Die eherne Bildsäule* (livre II, p.1) devient *La statue antique* dans le *J.E.* et *La statue de bronze* chez Antelmy. *Der Rangstreit der Tiere, in vier Fabeln* (livre III, pp.7-10) s'intitule d'abord *Procès sur le rang*, puis *Dispute des animaux sur la préséance*. Telle autre pièce de cette catégorie est reproduite par le journal dans les deux traductions. Ainsi, le lecteur fidèle pouvait comparer *Le loup belliqueux* de 1760 et *Le loup guerrier* de 1764 (*le Kriegerische Wolf* de l'édition originale, livre I, XIII). L'animal commence par célébrer un père *rendu redoutable dans les environs / terrible dans toute la contrée*. au point d'être considéré comme *un grand Héros, de vaillante mémoire / un vrai héros, de glorieuse mémoire*. Les traductions ne s'écartent quelque peu l'une de l'autre que lorsqu'il est question des centaines d'ennemis tués par ce *grand Héros*. Le journal affaiblit l'expression en rapportant comment il en a précipité *les âmes dans les sombres abîmes du trépas*, quand l'original et Antelmy montre ces *âmes noires envoyées dans l'empire de la mort (ihre schwarze Seelen in das Reich des Verderbens)*.

Par contre, chez Antelmy, le souci d'une transcription élégante, bienséante, se fait relativement jour par l'ornementation de l'expression. Ainsi, dans la version de la fable *Der Wolf auf dem Todbette* (Livre II, p.4), l'animal se présente *prêt à rendre les derniers soupirs*, quand le *J. E.* de 1760 traduit littéralement par: *Le Loup sur le point d'expirer... (Le Loup Mourant)*. *Considérant sa vie passée, il s'avouait un grand Pécheur*, tout en pensant: *cependant, sans me flatter, je crois qu'il y en a de plus grands que moi - là où l'animal le J.E. traduit par: mais il y en a de plus que moi (aber doch, hoffe ich, keiner von den grössten)*. La simplicité du germanique est conservée.



Mais à nouveau, il est difficile d'expliquer pourquoi le journal attribue à un *berger les insultes et injures* que subit le loup, quand l'original a *Schaf mouton*. Le traducteur *encyclopédique* montre tout de même quelques lacunes de vocabulaire, en matière d'animaux.

Le J. E. de 1760 accompagne certaines traductions de commentaires. Tous reviennent sur la question de la germanolâtrie et des attaques contre la France et l'Europe. La fable *Le renard et la cigogne* (livre I, XXI) était de cet ordre.

Raconte moi, disoit le Renard à la Cigogne, ce que tu as vu dans tes voyages. La Cigogne se mit aussitôt à parler des différentes prairies et de tous les marécages où elle avoit avalé les Insectes les plus exquis, et mangé les plus grosse Grenouilles... Avez-vous été longtems à Paris, Monsieur ? Où mange t'on le mieux ? Quels sont les vins les plus délicats ?<sup>15</sup>

Le journaliste encyclopédique commente:

Il paroît ici que Mr. Lessing veut être plaisant. Le trait qu'il lance est équivoque ; mais si par hasard il en veut faire une application désobligeante, on conviendra qu'il aura plus besoin de voyager que la Cigogne.

Nous avons déjà observé plus d'une fois que l'Auteur cède facilement à la tentation de dire un bon mot... Deux fables illustrant ce défaut sont reproduites par le journal. Dans *Le Singe et le Renard*, le premier demande au second quel autre animal serait si *adroit* qu'il ne serait capable de l'imiter. Il en faudrait un, lui répond le renard, *qui ait l'ame assez basse pour entreprendre de t'imiter*. Lessing conclut : *Écrivains de ma Nation... Faut-il m'expliquer plus clairement ?*<sup>16</sup>. *Les Guêpes*, qui brocarde une autre nation européenne, va plus loin dans l'insulte. Un *Coursier superbe tué dans un combat* est gagné par *l'infection et la pourriture*. Un essaim de jeunes Guêpes, sorties de cette charogne, se vante de la *noblesse* de ses *origines*. Lessing donne la morale de l'apologue: L'Auteur des Fables qui prôtoit l'oreille à cette rodomontade, crut voir les Italiens modernes qui se disent les Descendants des anciens Romains, parce qu'ils sont nés sur leurs tombeaux.

Enfin, la *tentation* d'être *plaisant* est prise en défaut dans *La Poule aveugle* (livre II, IX). Celle-ci gratte la terre pour y trouver un grain que lui dérobe *une autre Poule qui avoit de bons yeux, et qui vouloit épargner ses pieds mignons*. Morale : *Le laborieux Allemand fait des Recueils ; le Bel-Esprit François s'en sert*. Le J.E. croit pouvoir retourner l'attaque contre Lessing. Le *arallèl*, en effet, n'est-il pas désobligeant pour sa Patrie ? *Qui vaut mieux - de fait - de l'aveugle Compilateur qui entasse des richesses qu'il ne connoît pas ; ou du Bel-Esprit qui a de bons yeux, et qui sçait en tirer parti ?*. Le journaliste, dureste, estime *trop la Nation allemande pour prendre cet Apologue à la rigueur*, d'autant que *l'Auteur a manqué son coup*. *La France n'a d'ailleurs jamais manqué de ces*

*manœuvres Littéraires qui amassent les matériaux des Ouvrages qui l'immortalisent....* Elle n'a pas besoin pour cela des *Aveugles d'Allemagne*.

Le même journal revient en 1764 sur l'appréciation du travail de Lessing en mettant davantage en évidence des considérations théoriques qui portent nécessairement sur leur réalisation et, à travers celle-ci, sur la pratique de traduction. Le chroniqueur commence par souligner que *Mr. d'Anthelmy en enrichissant notre langue des fables du célèbre M. Lessing, proteste qu'il n'adopte pas les sentimens de cet Auteur sur quelques-uns de nos Écrivains les plus respectables*. On ne peut que louer l'élégant Traducteur de son goût, qui l'a garanti de la séduction. En quoi consiste cette dernière ? Notamment dans le respect du style que Lessing voudrait imposer au genre dont il traite. Une question générale fonde le débat : *où la fable est un poème, ou elle ne l'est pas*<sup>17</sup>. L'auteur adopte la seconde proposition ; *elle fut d'abord du ressort de la Philosophie*. Si c'est le cas, objecte le journaliste, *pourquoi Socrate tout le premier, Phèdre, Avienus se sont-ils avisés de mettre les fables d'Esope en vers ?*

Si, elle est un poème, il faut qu'elle s'exprime en langue poétique. Or, ce sont les images, les expressions figurées, les passions, le sentiment qui constituent ce langage.

Lessing en déduit *que le style ne convient point à la fable*.

Puisque la fable, dit-il, est faite pour nous rendre une vérité morale sensible, il faut que l'esprit puisse en embrasser toute l'étendue en un coup d'œil : il faut donc qu'elle soit aussi courte qu'il est possible. Or tous les ornemens sont contraires à cette brièveté...

Donc, tous les ornemens vont contre le but de la fable: *argument, conteste le J.E., qui n'est ni d'un bon Dialecticien, ni d'un homme de goût*. Bref, le traducteur sera confronté à cette prétendue exigence de *brièveté*, qui *n'est pas ce laconisme austère* caractérisant l'œuvre de Lessing, qui n'admet *que des expressions sèches, nues, sans grace*. *Qui est ce qui liroit des fables écrits dans ce genre ?* Sous-entendu : la traduction peut très bien se donner de restituer *l'étendue juste et précise que doit avoir un poème*, en remédiant à la contrainte *d'exclure tout ornement*. *La précision même en est un ; la clarté, la netteté, l'énergie doivent l'accompagner, et celles-ci supposent les images, etc..*

Le journaliste devra ainsi au lecteur des excuses, si reproduisant les traductions nouvelles de quelques fables, celui-ci en trouve *la forme trop simple* - malgré ce que lui ajoute ça et là d'Anthelmy. Mais il est du moins impossible qu'on n'en approuve le fond. Telle est la fable des *Moineaux*, dont la morale *est très-belle, l'allégorie très-ingénieuse*. Mais à nouveau, le morceau pêche par *une sécheresse, une aridité que n'ont pas les maximes*

<sup>15</sup>La traduction d'Antelmy, p.24, est très proche.

<sup>16</sup>Voir la traduction d'Antelmy, livre I, vi, p.9.

<sup>17</sup>J. E., p.31.

des *Philosophes*, ni le genre de l'emblème. Le journaliste se fait lui-même *poète* pour regretter une «narration si courte» que *la feuille d'or qui couvre les bords du vase qu'il présente à ses Lecteurs, est si légère, qu'ils ne peuvent y être trompés*. À la limite, il est vrai, on trouve chez Lessing quelque pièce, comme *Les Furies*, déjà traduite par le *J.E.* en 1760, qui *est si ingénieuse qu'elle pourroit peut-être se passer d'ornemens*. Mais *de tels sujets sont rares, et c'est une de ces bonnes fortunes que l'esprit ne trouve que par hasard*.

Les traductions d'Antelmy seront reprises en 1780 dans un volume publié à Paris par Barrois le Jeune. Une quinzaine d'années ont passé depuis la première édition en français, et le ton adopté pour juger les fables de Lessing, dans le compte rendu que donne le *J.E.* en mai de la même année, a bien changé<sup>18</sup>. Désormais *connues et estimées dans toute l'Europe*, elles n'ont peut-être «pas eu de juge plus sévère que lui-même»,

qui, trop modeste, «les regarde comme des ouvrages de sa jeunesse». Elles sont au contraire, *pour la plupart, ingénieuses, piquantes, neuves*. Elles se signalent par une *application qui s'offre presque toujours d'elle-même* et par une *invention qui appartient à l'auteur*. Sa pratique du genre apparaît davantage à l'unisson des conceptions qu'il développe à ce propos: *on s'étonne peu qu'un auteur qui a mis tant d'esprit dans ses fables, en montre infiniment dans la théorie d'un art qu'il a étudié longtemps et avec tant de succès*.

La fable des *Furies*, chez Lessing, traitait de la vertu féminine. Pluton et Junon sont à la recherche de trois filles *parfaitement chastes*. Seule Iris se présente devant la déesse. Mais Pluton a déjà enlevé les autres prétendantes. *Que veut en faire celui-ci ?*, demande Junon. «*Des furies ?*». Les femmes, et spécialement celles animées d'un esprit de vengeance, restaient décidément au centre des articles du *Journal encyclopédique* proposant une traduction originale de poètes germaniques, même si ce fut pour un échantillon très limité de leur œuvre. La bonhomie des fables et la dureté de l'esprit militaire représenteraient-ils, dans leur fusion, quelque chose de nodal et peut-être une tension essentielle au plus profond du caractère allemand<sup>19</sup>?

<sup>18</sup> *J. E.* (1780). iii. pp.468-75.

<sup>19</sup> Sur la découverte de la littérature allemande en France, notamment par les journaux, voir: François Genton, *Contribution à une étude de la fortune et de l'image de la littérature allemande en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, Tome 1: Étude*, Lille: ANRT, 1990, 3 microfiches – thèse présentée à l'Université de Metz en 1988 à l'Université de Metz; François Genton, *Des beautés plus hardies... Le théâtre allemand dans la France de l'Ancien Régime (1750-1789)*, Saint-Denis: Les éditions Suger /Université de Paris VIII, 1999; Gérard Laudin, «L'Allemagne littéraire et savante dans le *Journal encyclopédique*», dans: *L'Encyclopédisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Françoise Tilkin, Genève: Droz, 2008, pp.143-167, ici p.143 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège – Fasc. CCXCVI); Gérard Laudin, «La vie littéraire et savante allemande dans l'*Esprit des journaux* de 1772 à 1789», dans: *L'Esprit des Journaux. Un périodique européen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. par Daniel Droixhe avec la collaboration de Muriel Collart, Bruxelles: Le Cri et Académie royale de langue et de littérature françaises, 2009, pp.235-262; «Le théâtre allemand dans les limbes de la reconnaissance. La chronique du *Journal encyclopédique*, du *Hanswurst* à Klopstock (1756-1762)», à paraître dans la *Revue germanique*.